

Khalid MOUNA, Catherine TERRIEN, Leïla BOUASRIA,
éds, *Terrains marocains, sur les traces de chercheurs
d'ici et d'ailleurs*

Rabat, Centre Jacques Berque/Éd. La Croisée des chemins, coll.
Description du Maghreb, 2017, 285 pages

Jean-François Clément



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/22141>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.22141](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.22141)

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2019

Pagination : 403-404

ISBN : 9782814305632

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Jean-François Clément, « Khalid MOUNA, Catherine TERRIEN, Leïla BOUASRIA, éds, *Terrains marocains, sur les traces de chercheurs d'ici et d'ailleurs* », *Questions de communication* [En ligne], 36 | 2019, mis en ligne le 31 décembre 2019, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/22141> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.22141>

Tous droits réservés

Khalid MOUNA, Catherine TERRIEN, Leïla BOUASRIA, éds, Terrains marocains, sur les traces de chercheurs d'ici et d'ailleurs

Rabat, Centre Jacques Berque/Éd. La Croisée des chemins, coll. Description du Maghreb, 2017, 285 pages

Ce livre cherche à savoir comment des chercheurs marocains ou étrangers ont abordé leur terrain ethnographique au cours des dernières décennies au Maroc, en particulier après 2000. Des recherches de plus ou moins longues durées sur des terrains (*fieldworks*) marocains existent depuis le ^{xx}^e siècle, mais une réflexion sur les procédures de contact et les stratégies utilisées par les chercheurs ne se développent qu'avec Paul Pascon dans les années 1960, puis avec Paul Rabinow, un peu plus tard après une recherche collective à Sefrou (*Un ethnologue au Maroc : réflexions sur une enquête de terrain*, Paris, Hachette, 1988, 145 p.). La thèse de ce dernier est que les ethnologues étrangers, ignorant les codes locaux et surtout la langue, doivent passer par des informateurs, payés ou non, qui ne livrent jamais des faits, mais des interprétations qui vont être surinterprétées. Qu'en est-il un demi-siècle plus tard ?

Tel est le sujet de ce livre de méthodologie de la recherche dont le propos est d'aider la réflexion de futurs chercheurs désireux de travailler au Maroc ou ailleurs. Tous ces chercheurs, même s'ils sont marocains et croient connaître les codes de leur société d'origine, vont se trouver dans de nouveaux contextes en train de construire des interactions qui produiront, à leur tour, des contenus. Mais auparavant, on peut s'interroger sur la forme de ces interactions : qui parle, à qui, de quelle manière, après quelles négociations – en particulier si l'accès au terrain est difficile et fortement sécurisé ? Et comment la forme de ces relations, surtout si elles sont inégalitaires et dissymétriques, modifiera, parfois durablement, la personnalité du chercheur ? Que deviennent alors les hypothèses et finalement la vérité construite à partir de l'observation de « faits » ? Trois cas sont ici distingués : celui du chercheur marocain travaillant au Maroc (ici, 6 personnes), de l'étranger venu au Maroc (7 personnes) et des groupes mixtes (ici, un exemple).

Dans le premier, le chercheur croit connaître les codes et la langue. Il a l'illusion de la familiarité alors que la proximité apparente peut occulter à ses yeux le fait qu'il soit, en réalité, un étranger pour les autres. C'est le cas de Leïla Bouasria face à la vie conjugale des ouvrières de Casablanca. Pour pénétrer ce milieu, elle doit surmonter d'abord la suspicion avant d'avoir des informations, non à partir des réponses à ses questions, mais à partir des questions posées, à elle, par ses interlocutrices. La

question change et devient : comment ces personnes construisent leurs perceptions de leurs réalités ? Ce qui produit un double discours variable chez ces femmes selon la « double dissymétrie de la relation enquêtrice-enquêtée » (p. 83) et selon la volonté de ces femmes de ne pas réduire leur identité à celle d'ouvrière.

Soraya El Kahlouï travaille sur les marges urbaines et l'habitat clandestin à Bir Jdid près de Casablanca. Quelles actions sont menées par les habitants pour sortir de l'illégalité et acquérir le droit d'habiter ou éventuellement d'agrandir leurs logements ? Depuis le Printemps arabe de 2011, le rapport de force s'est modifié entre habitants et administration. Il est possible d'échapper aux anciennes sanctions, à condition toutefois de ne pas défier l'autorité de manière frontale, d'accepter d'entrer dans un jeu de soumission surtout pour les personnes qui se savent vulnérables. On met en avant la « pauvreté », le plus souvent imaginaire, pour rendre légitime ce qui est illégal. Très vite, l'enquêtrice comprend que les réponses ne représentent jamais les pensées des enquêtés, mais seulement le contexte de l'enquête. De plus, « les catégorisations produites par les acteurs ne sont pas déterminées par le respect de normes et de valeurs fixées dans une "culture" [...], elles sont fonction des situations concrètes dans lesquelles elles sont formulées » (p. 101).

De son côté Abdelaziz Hlaoua a choisi d'observer une confrérie religieuse très particulière, la *zâwiyya bûtchichiyya*. Très vite, il comprend le peu d'intérêt des méthodologies enseignées puisque « chaque terrain est souverain » (p. 123). Il faut d'abord négocier son accès à un groupe fermé. Les responsables nationaux sont favorables à l'enquête, pas toujours la base. Selon les rapports de force, va apparaître une lutte permanente entre permission et interdiction. Le chercheur devra finalement accepter d'entrer dans le groupe pour pouvoir noter et filmer les séances, mais seulement si cela lui est permis. Il sera alors piégé. Pour sa part, Khalid Mouna a entrepris de travailler d'abord sur des confréries religieuses, mais il dut changer de terrain et observer les producteurs de cannabis du Rif. Il utilise ses origines rifaines et surtout ses camarades de classe pour se faire accepter tout en étant perçu comme une menace permanente. Mais il doit rentrer dans une famille locale. Très vite, il se rend compte de la complexité de son terrain où coexistent producteurs de plantes de tailles différentes – ceux qui transforment la plante en résine – et commerçants qui sont pour certains en liberté, car plus malins que les autres, protégés, ou – pour d'autres – en prison. Il est impossible de rester neutre. Et il faut comprendre pourquoi certains pensent violer seulement des règles

étatiques et non des règles religieuses alors que d'autres utilisent simplement le chercheur pour mieux connaître le marché étranger de la drogue. Dans le cas présent, le chercheur comprend que le vrai travail ne commence qu'à partir du moment où il ne pose plus de questions.

Dans le deuxième cas, le chercheur étranger sait qu'il y aura de nombreux obstacles, certains extérieurs, à commencer par la perception de l'enquêteur comme « espion », d'autres personnels puisqu'il peut ignorer que les raisons pour lesquelles il vient sur un terrain particulier peuvent justement être le principal obstacle. Car tous ne conçoivent pas ce terrain comme simple occasion de rencontrer des formes d'altérité et de produire de nouvelles connaissances. Ils veulent aussi « agir » sur ce terrain. Et avant même de choisir une méthode, observation distanciée ou observation-participation, les questions abondent. Et pour Marie-Pierre Anglade qui désire travailler sur les marginalités urbaines à Casablanca : quelles limites entre impudeur et discrétion ? Que faire des silences nés des volontés de fierté individuelle ou d'honneur familial ? Communiquer en face à face, dans un lieu privé ou public, dans le quartier observé ou à distance, sous le regard d'autrui ou non ? Parce-que les réponses changent du tout au tout selon les dispositifs adoptés. En conséquence, « le regard se doit d'être en permanence travaillé par le doute » (p. 39) et la seule règle méthodologique est de « se sentir étranger en toute situation » (p. 44).

Irène Bono observe plusieurs thèmes politiques, l'inclusion des jeunes ou de la société civile à la vie politique au moment du Printemps arabe de 2011 ou la mémoire des « années de plomb » et cela dans une petite ville du Moyen-Atlas, El Hajeb. Comme cela correspond à des questionnements de responsables politiques, elle est aussitôt (trop) bien accueillie, puisque tout le monde veut l'instrumentaliser. Ces obstacles l'obligent à changer de projet et à se focaliser sur des récits de vie de personnes disposées à les fournir « pour essayer de reconstruire la dimension collective de ces événements » (p. 65). Quant à Stéphane Guignoux, il analyse la copropriété à Tanger après avoir été syndic d'immeubles. Il y a la loi de 2002 et les faits : quelques propriétaires dominants s'arrogent des passe-droits et ne payent plus les charges communes. Pourquoi est-ce possible ?

Juana Moreno Nieto a travaillé sur la question féminine dans la région de Larache à propos de femmes dans des sociétés de production de fraises. On est alors dans le cas d'une chercheuse militante, ce qui est très problématique si les valeurs féministes présentes ne sont pas universelles.

Cela se passa mal, avec le patronat, mais aussi avec les ouvrières qui ne sont nullement à leurs yeux des victimes. L'enquête produit alors surtout des émotions négatives chez l'enquêtrice. Meryem Yafout, en travaillant sur les militantes féministes dans les groupes islamistes, reprendra cette question du militant devenu chercheur qu'elle distingue du chercheur devenu militant. Et si Catherine Terrien, introduit une recherche sur les couples mixtes, c'est en lien avec sa propre expérience. Le « terrain » est celui de la vie personnelle de l'enquêtrice et celui de ses amies proches. Les difficultés surgissent avec les conflits : conversions obligées, divorces, circoncisions des garçons, héritages impossibles, lieux d'enterrement, etc.

Pour sa part, Pascal Mulet est parti étudier un village tachelhitophone du Haut-Atlas. D'abord perçu comme « touriste », puis comme « chrétien », jeune homme ou ami, voire le « chrétien cheleuh » ou le « bou-oughioul », le « père (propriétaire) à l'âne », il se rend vite compte que c'est lui qui est étudié par les habitants et non l'inverse et il apprend surtout que ses identités changent en permanence et qu'il ne demeure jamais ce qu'il croit être. Enfin, dans le troisième cas, on est face à deux de chercheurs – Hayat Zerouali et Vincent Meyer – partis ensemble étudier le patrimoine culturel de la région de Nador. Comme il s'agit d'un patrimoine composé de monuments et déjà amplement étudié par Patrice Cressier, la notion de « terrain » comprenant des relations interhumaines disparaît.

Finalement, dans cette enquête collective menées à partir d'études réalisées au Maroc, chaque cas est particulier. On y voit que tous les obstacles épistémologiques décrits peuvent à la fois bloquer l'enquête comme ils peuvent être une source de connaissance et parfois permettre de dépasser la notion d'enquête. Cela dit, on est très étonné des traductions très approximatives de la langue arabe tant chez les chercheurs étrangers que marocains, ce qui manifeste un désintérêt pour l'inconscient personnel ou collectif de leurs interlocuteurs.

Jean-François Clément
Clementjff[at]gmail.com

Gérard DE VRIES, Bruno Latour. *Une introduction*

Trad. de l'anglais par F. Courtois-l'Heureux, Paris, Éd. La Découverte, coll. Grands Repères, 2018, 264 pages

À l'image de Gaston Lagaffe auquel il a consacré l'une de ses « Petites leçons de sociologie des sciences » (2007), Bruno Latour est un empêcheur de penser en rond. Scientifique inclassable et atypique, son œuvre complexe et rhizomique méritait bien une exégèse. C'est chose faite avec l'ouvrage de Gérard